

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

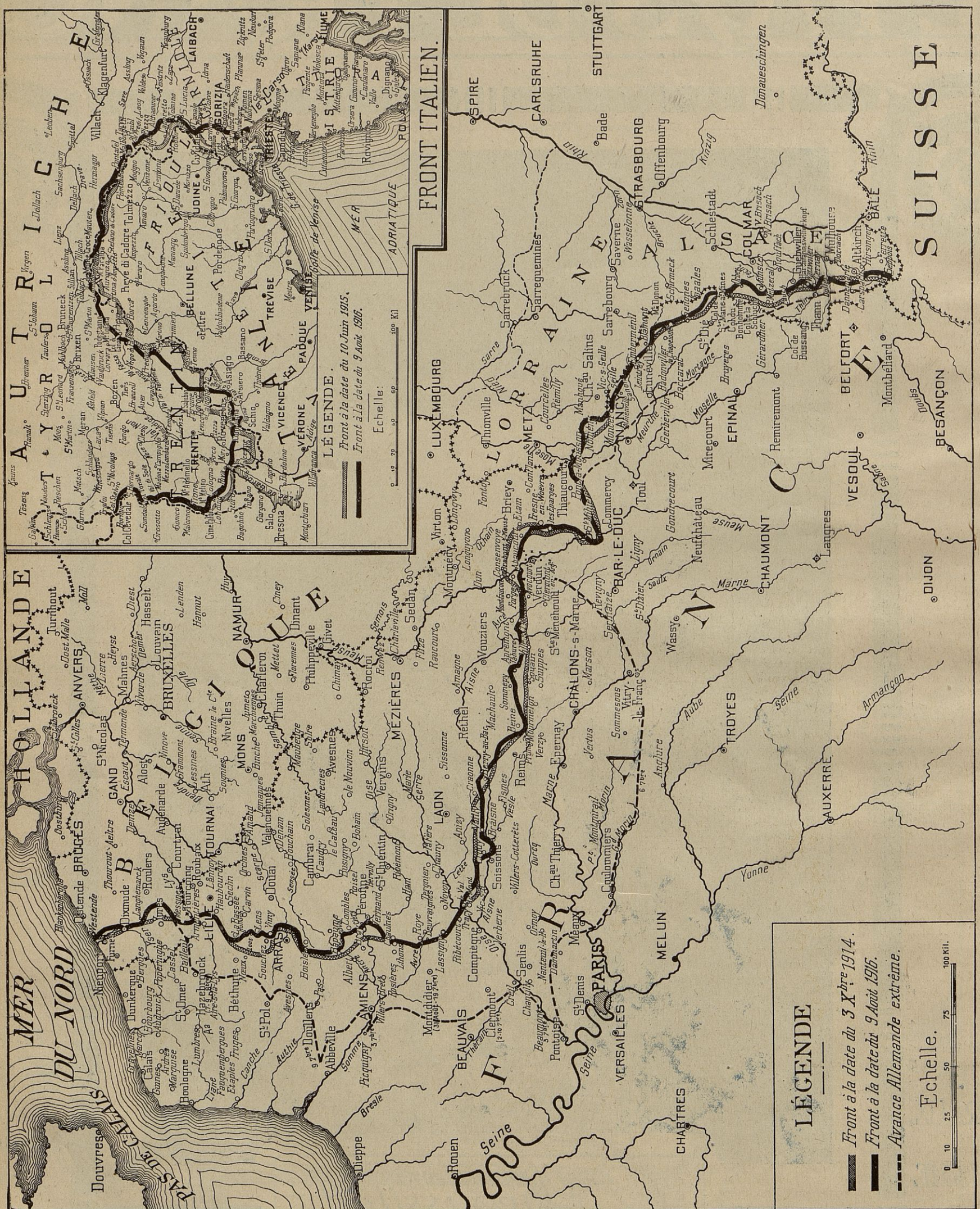
Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

G. Broussiloff
COMMANDANT EN CHEF DES ARMÉES RUSSES
DU SUD

Abonnement pour la France ... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 3 AU 10 AOUT

L'ARMÉE britannique n'a pas voulu laisser passer, sans le marquer par un succès, le deuxième anniversaire de la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne (4 août). En effet, si les opérations auxquelles elle consacra ce jour-là étaient secondaires, elle n'en retira pas moins quelques avantages appréciables en réalisant à l'ouest de Pozières, une certaine progression qui coûta à l'ennemi de nombreux cadavres et plus de 100 prisonniers. Au nord de Bazentin-le-Petit, au nord-ouest du bois Delville, dans d'autres affaires où nos alliés avaient pris l'initiative, ils ont eu également le dessus.

Le 5, au cours d'une opération qui fut presque une bataille, la deuxième ligne allemande est enlevée sur un front de plus de 2.000 mètres par nos alliés, ce qui porte leur ligne en avant de 400 à 600 mètres au nord et à l'ouest de Pozières, sur un front d'environ 3.000 mètres. Ils occupent notamment la cote 160, à l'intersection du chemin de Courcellette, ce qui est la position la plus élevée entre Albert et Bapaume. De là, ils ont envoyé utilement des obus sur Courcellette et Miraumont, détruisant dix emplacements de batteries et trois dépôts de munitions. Ils dominent également Martinpuich.

Le 6, la progression de nos alliés s'accroît dans le bois des Foureux ainsi que dans les tranchées à l'est de Pozières, vers Martinpuich. Il se produit bien quelques fluctuations dans la lutte pour ces tranchées, mais finalement le succès

reste aux troupes britanniques, parmi lesquelles les Australiens se sont particulièrement distingués. La ligne allemande de défense est constituée par tout un système de tranchées très compliqué et très fortifié. L'artillerie n'en a raison que peu à peu ; de part et d'autre d'ailleurs elle fait rage. On signale principalement le bombardement par les Allemands contre Pozières, le bois de Mametz, etc.

Le 7, l'action des deux artilleries reste aussi intense entre l'Ancre et la Somme, chacune cherchant à détruire les ouvrages de l'adversaire. Les Allemands attaquent à plusieurs reprises à l'est de Pozières, puis contre le sud-est du bois Grenier : ils sont repoussés, tandis que nos alliés leur enlèvent des tranchées à l'est de Neuville-Saint-Vaast. Les Boches font exploser des mines devant Souchez et à Zwarteln, sans dégât pour nos alliés qui ne leur laissent même pas occuper les entonnoirs.

Le 8, continuation du bombardement : nos alliés gagnent 400 mètres au sud-ouest de Guillemont ; ils progressent à l'est du bois des Trônes, réussissent une pointe sur les lignes allemandes à Roclin-court. Pozières, Longueval, le bois des Foureux, Mametz sont copieusement bombardés par les Boches.

Le 9, l'artillerie ennemie tourne ses efforts contre les positions britanniques du saillant d'Ypres ; aucune action d'infanterie de ce côté. Mais, au nord-ouest de Pozières, les troupes australiennes poussent leur ligne de 200 mètres en avant sur un front de 600 mètres. L'artillerie de nos alliés fait des ravages appréciables dans celle des Allemands.

Sur le front français de Picardie, le 4, le 5, le 6 sont relativement calmes. On ne cesse pas d'entendre le canon, mais notre infanterie se borne à réaliser quelques progrès dans les tranchées ennemies au sud-ouest d'Estrées.

Le 7, au nord de la Somme, nos troupes enlèvent brillamment une ligne de tranchées, avec 120 prisonniers et une dizaine de mitrailleuses, entre le bois de Hem et la rivière, à l'est de la ferme de Monacu. Au sud du fleuve, dans la région de Lihons, tirs efficaces de destruction sur les batteries allemandes.

Le 8, au nord de la Somme, opérant en liaison avec nos alliés, nous progressons à l'est de la cote 139 (nord d'Hardecourt) ; nous nous emparons d'un petit bois et d'une forte tranchée au nord du bois de Hem, que nous tenons en entier. Des attaques sur l'est de la ferme de Monacu sont repoussées. En résumé, au cours des deux journées écoulées, nous avons conquis au nord de la Somme toute une ligne de tranchées allemandes sur un front de 6 kilomètres et une profondeur de 300 à 500 mètres.

Du 8 au 9, et le 9, au nord de la Somme, les Allemands jettent attaques sur attaques contre nos nouvelles positions au bois de Hem. Une tranchée nous échappe, puis est reprise quelques heures plus tard. La même chose se passe sur l'autre rive, entre Lihons et la voie ferrée de Chaulnes. Quoi qu'il en soit, nous avons, sur les deux rives, gardé intactes toutes nos lignes, et nous progressons lentement au nord du bois de Hem où un vif combat est engagé. Nous avons fait là 50 prisonniers.

Notre progression en Picardie ayant visiblement inquiété les Allemands, ils ont cherché à nous embarrasser en reprenant sur une grande échelle leurs offensives sur la Meuse.

Le 4, sur la rive droite de la Meuse, les Allemands s'acharnent avec de gros effectifs contre le front limité par les abords de l'ouvrage de Thiaumont et le village de Fleury : il essuie de lourdes pertes, est refoulé partout, et finalement nous lui enlevons ce fameux ouvrage de Thiaumont autour duquel depuis longtemps la lutte est si âpre. Mais, cette position étant devenue le but d'un bombardement d'une fureur incroyable, notre commandement se résigne à l'évacuer provisoirement et nos troupes ne le quittent pas sans en ramener des prisonniers. Les Allemands font également de grands efforts, aidés par de puissantes préparations d'artillerie, contre le village de Fleury et nos positions à l'est de Vacherauville ; à Fleury, ils prennent pied dans la partie Sud. Les combats continuent toute la journée dans la même région, avec le même acharnement. Pour la deuxième fois, en douze heures, nos incomparables soldats s'emparent de l'ouvrage de Thiaumont ; à Fleury, dans la matinée, nous nous étions vus un moment forcés d'évacuer le village, mais au cours de l'après-midi notre infanterie le reprit à la baïonnette presque en totalité. Dans cette journée, nous avons fait plus de 400 prisonniers.

Le 5, les Allemands tentent par de furieuses contre-attaques de nous chasser de l'ouvrage de Thiaumont et de ce que nous occupons de Fleury. Les efforts de l'ennemi sont vains partout, aussi bien contre ces positions que contre celles du bois de Vaux-Chapitre.

Le 6, les contre-attaques sont plus rares, mais l'artillerie reste aussi active. Nous élargissons sensiblement notre gain au nord-ouest de Thiaumont. Bombardement ininterrompu de nos positions de Vaux-Chapitre.

Le 7, après la classique préparation d'artillerie, les Allemands lancent sur Thiaumont une forte attaque. Nos tirs les rejettent dans leurs tranchées, tandis que nous réalisons des progrès autour de l'ouvrage. Même insuccès pour eux au bois de Vaux-Chapitre où leur tentative fait suite au bombardement des jours précédents. Ce même jour, nous reprenons encore un peu du village de Fleury.

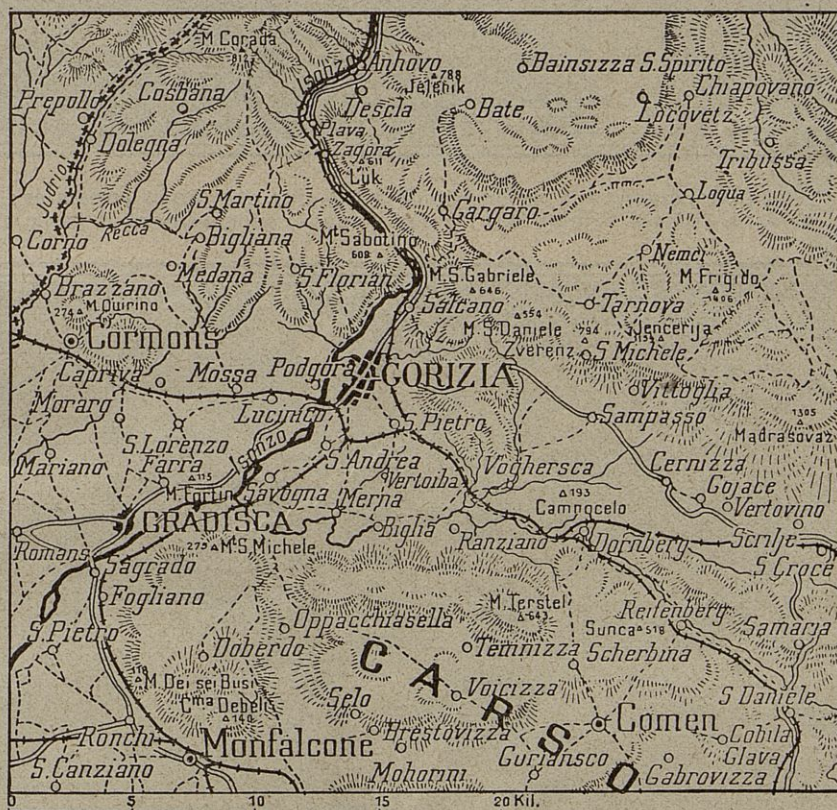
Le 8, le front Thiaumont-Fleury reste le théâtre d'une lutte effroyable, et qui se poursuit sans aucun répit. Les Allemands font des efforts surhumains pour nous reprendre Thiaumont : malgré les gros effectifs qu'ils jettent en avant, ils ne réussissent après une nuit de bataille qu'à prendre pied sur le bord de l'ouvrage. Dans l'après-midi, nos hommes les en chassent et repoussent toutes leurs tentatives sur les autres parties de ce front. A Vaux-Chapitre-le-Chesnois, nous enlevons des tranchées d'où nous ramenons 200 prisonniers et 6 mitrailleuses. La bataille se prolonge au cours de la nuit du 8 au 9.

Le 9, les Boches réussissent de nouveau, au prix de pertes incroyables, à se raccrocher à l'ouvrage de Thiaumont. Nous en gardons les abords immédiats, et notre artillerie le couvre de projectiles. Nous progressons quelque peu dans le village de Fleury et nous repoussons

une attaque à Vaux-Chapitre. Nous avons repoussé des attaques à Vaucelerc (Aisne), Tahure (Champagne) et la Chapelotte (Vosges) et infligé des pertes aux assaillants. Sur tout le front, lutte violente d'artillerie.

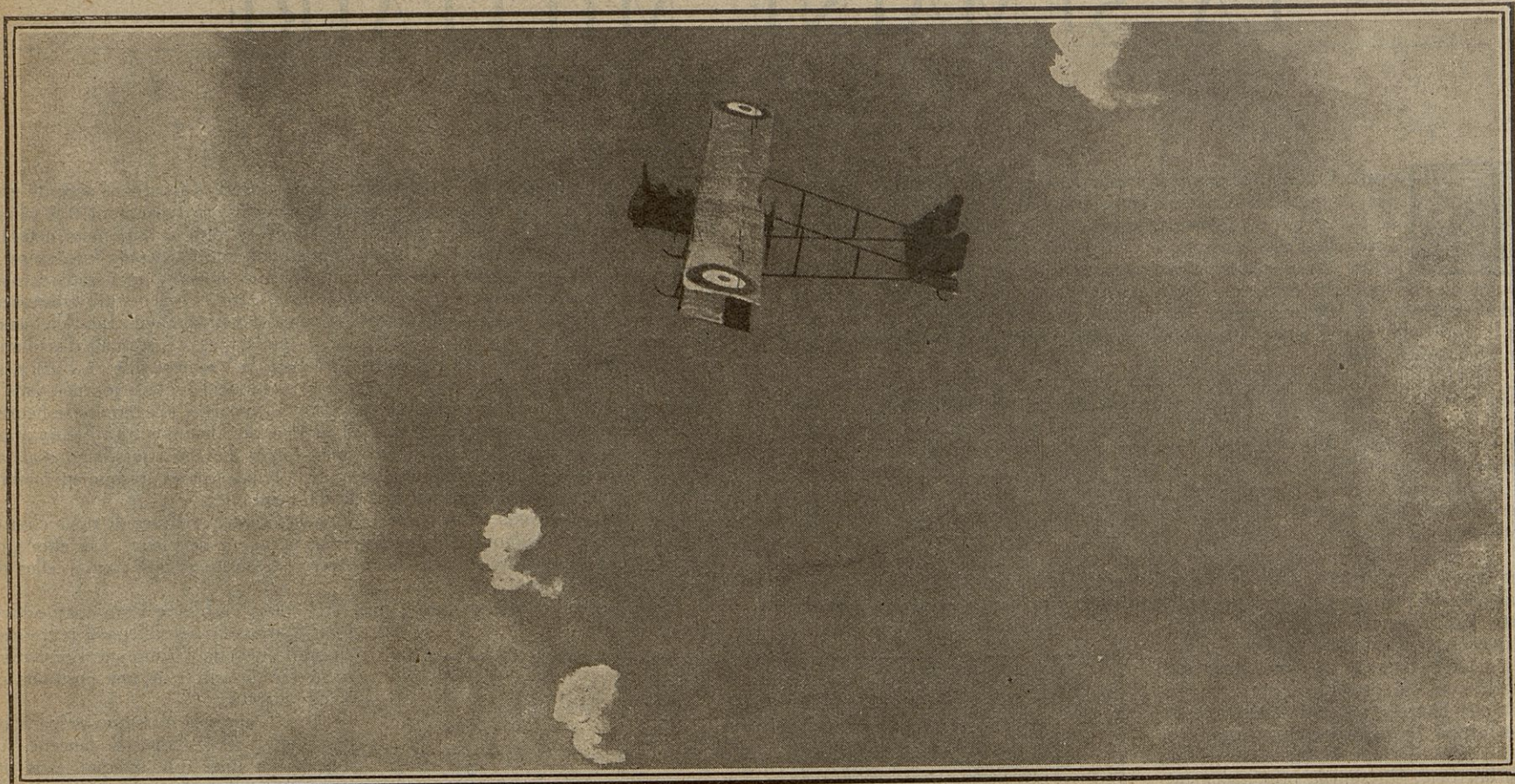
L'OFFENSIVE ITALIENNE

Au printemps, les Autrichiens prononcèrent contre le front italien, dans le Trentin, une offensive en vue de laquelle depuis longtemps ils massaient des effectifs et concentraient en masse leur artillerie lourde. La prudence stratégique du général Cadorna, alors insuffisamment pourvu pour leur barrer le passage, leur permit de pousser leur front jusqu'en bordure de la plaine de Vicence où il se développait suivant une ligne convexe dont les deux extrémités étaient Zugna Torta, à leur droite, et, à leur gauche, Ospedaletto, position d'où ils n'avaient pu déloger les Italiens. Le général Cadorna, prenant à son tour l'offensive, commença par les rejeter au delà de l'Astico jusqu'à Campolongo, les refoulant sur une profondeur moyenne de 13 kilomètres. Chaque jour dès lors, nos alliés enregistrèrent de nouveaux progrès, dont nous nous bornerons à signaler les principaux qui sont : l'occupation des passes Rolle et de Colbricon (à plus de 2.300 mètres) par où ils sont en mesure de menacer la route des Dolomites. Le 24 juillet, ils s'emparèrent des principales positions du mont Cismon ; le 27, ils prenaient pied sur le haut plateau de Tonezza. Dans tous les autres secteurs, l'armée italienne depuis le début de son offensive a progressé lentement, mais sans interruption. Le général Cadorna, ayant assuré ses positions dans le Trentin, a déclenché, le 4 août, une offensive à grande envergure qui, après une série de brillantes opérations, l'a rendu maître, le 9, de Gorizia, où il a fait 10.000 prisonniers.

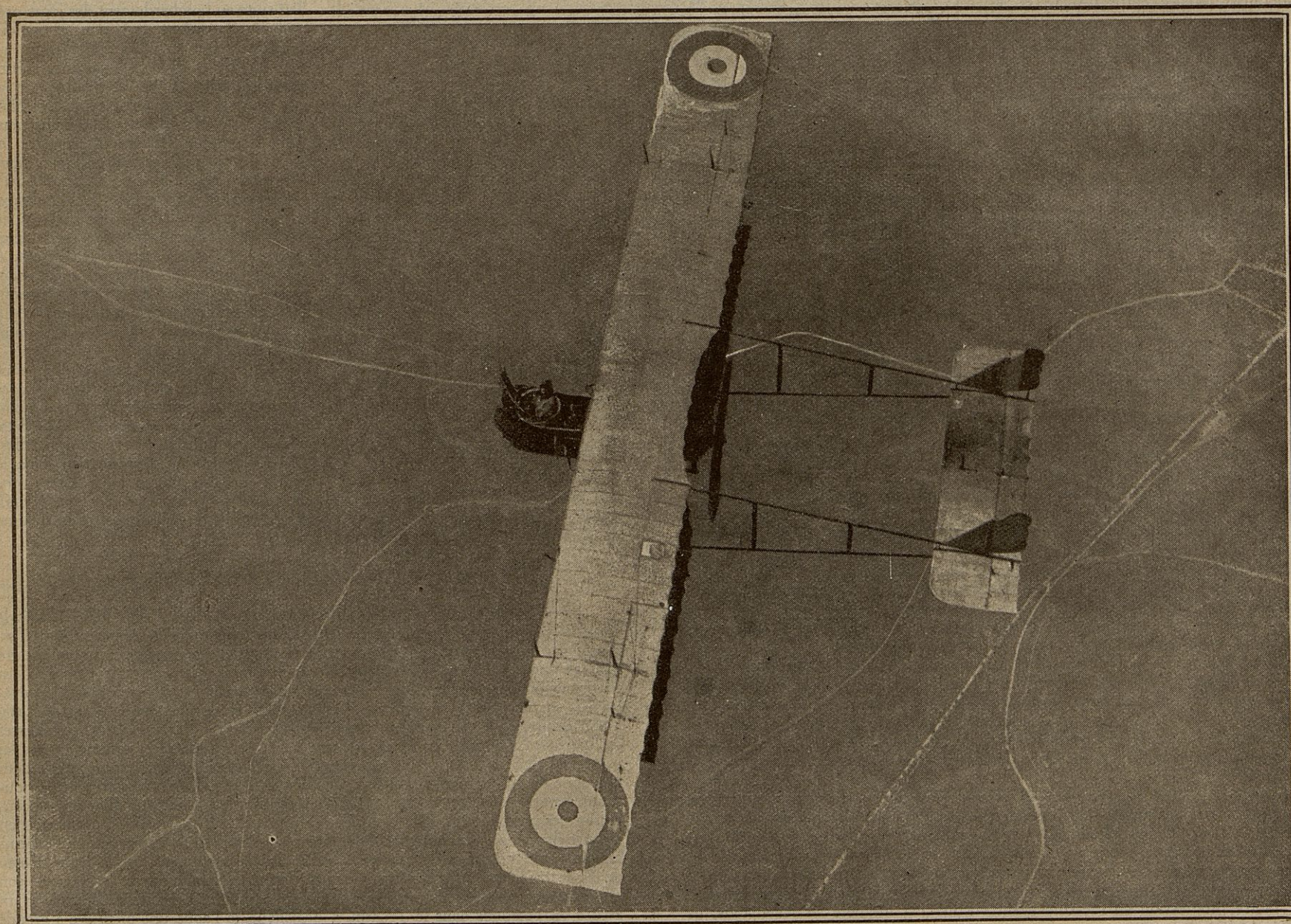


LA POSITION DE GORIZIA (Opérations italiennes)

AU-DESSUS DES LIGNES ALLEMANDES

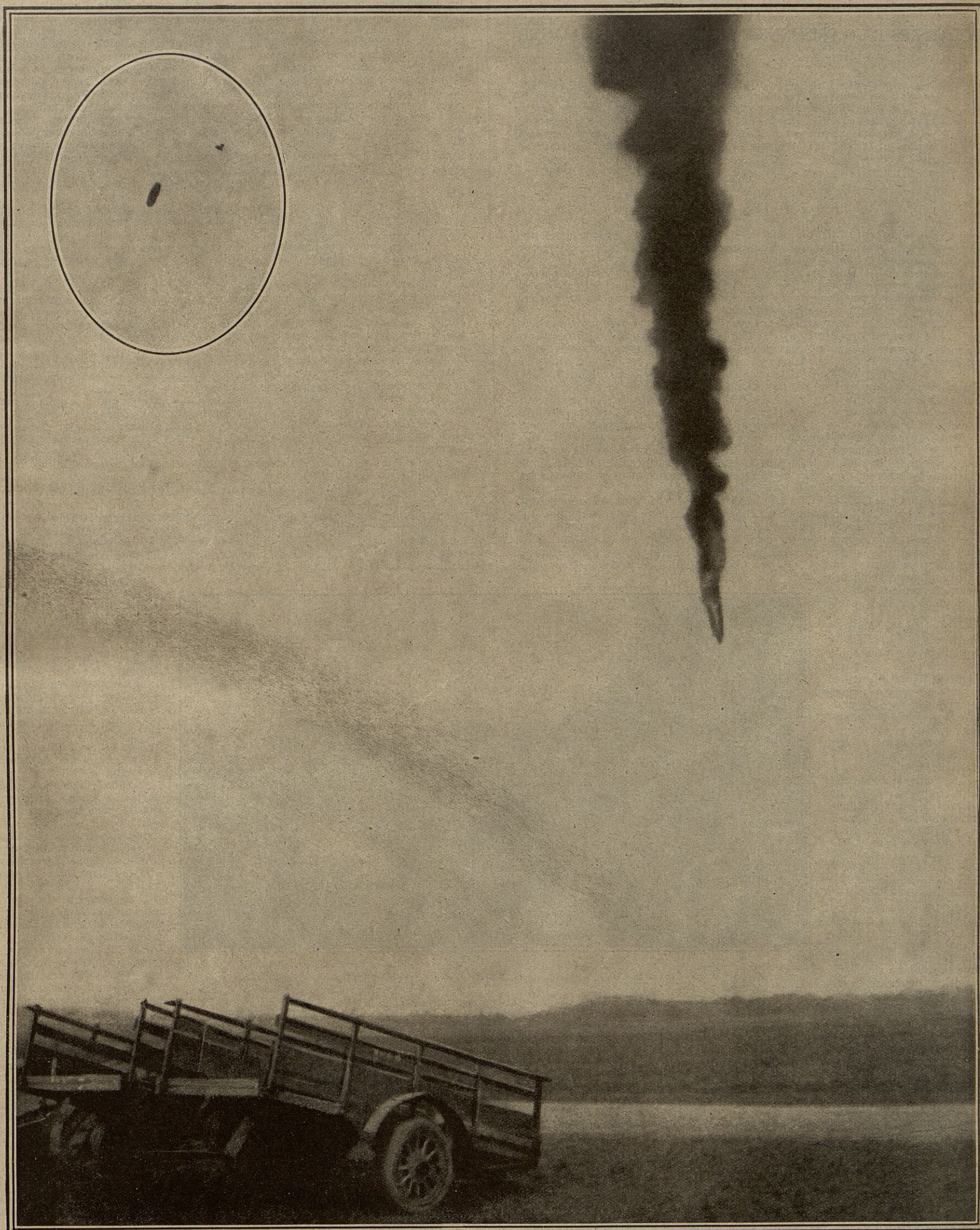


A trois mille mètres dans les airs, le pilote conduit son avion rapide au-dessus des lignes ennemies; l'éclatement des shrapnells sème autour de lui dans l'espace comme des flocons d'ouate; superbement il passe au milieu.



Le pilote se rit du danger: il échappera aux shrapnells, aux avions ennemis; il reviendra cette fois indemne dans nos lignes, rapportant les renseignements qu'il doit recueillir. Un deuxième avion, passant au-dessus de lui, a pris cette photographie dont les détails sont venus avec une rare netteté; au-dessous on aperçoit des routes et des chemins de la région occupée par l'ennemi.

UNE "SAUCISSE" ALLEMANDE INCENDIÉE



En Picardie, l'une des caractéristiques de notre offensive a été la maîtrise de l'air que se sont assurée les aviateurs alliés; ils ont non seulement empêché les appareils ennemis de survoler nos lignes, mais ils ont purgé la région des « drachen » qui espionnaient nos préparatifs. Voici une « saucisse » incendiée par un de nos avions et qui tombe en flammes. Dans le médaillon, l'avion survole le ballon. Depuis que nos aviateurs ont fait ces expéditions avec une audace inouïe, le nombre des drachen a considérablement diminué sur ce front.

Sous la Schlague

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

Je reviens de « chez eux »... J'ai passé 285 jours dans les baraques d'un camp de prisonniers.

De ma captivité, j'ai rapporté quelques notes crayonnées sur un carnet et des souvenirs gravés dans ma mémoire. Ces notes, ces souvenirs, je les livre ici aux lecteurs du Pays de France. Je n'emploie ni l'amplification, ni le bluff, ni la charge facile et de mauvais aloi. La vérité se suffit à elle-même...

C. V.

I

PRIS PAR LES ALLEMANDS

Le... octobre 1914 fut un jour néfaste pour notre régiment, mais non défavorable aux armes françaises, l'ennemi ayant subi des pertes quatre ou cinq fois plus élevées que les nôtres.

Nous partons de D..., précédés du 5^e bataillon qui avait cantonné à B... L'ordre était de marcher sur V... Si les officiers avaient des cartes du pays, les hommes étaient un peu désorientés dans cette nouvelle partie de la France, où nous avions débarqué au milieu de la nuit.

A la sortie de D..., nous croisons et laissons passer deux régiments de cavalerie qui se replient derrière nous. Déjà quelques obus tombent, précurseurs du combat. L'ordre est donné d'avancer en tirailleurs. Mes camarades et moi, nous escortons la section de gauche.

Nous nous arrêtons bientôt pour porter secours à des artilleurs blessés. Nous relevons notamment un courageux servent qui a les deux bras emportés et nous le brancardons jusqu'à la voiture médicale du 5^e bataillon qui se trouvait à proximité de nous au début de l'action. Une heure plus tard, les voitures médicales devaient se retirer et nous allions être laissés à notre propre initiative.

Nous revenons sur la ligne de feu et nous restons dans la tranchée du sergent B... d'où nous sortons de temps à autre pour aller ramasser les hommes touchés par les éclats d'obus. Nous portons les blessés à la grange qui fait l'angle de la route et où mon ami G... se tient en permanence pour parachever les pansements trop sommaires faits par les brancardiers.

Le nombre des blessés augmente sans cesse. Bientôt nos voitures seront en nombre insuffisant. On envoie A... chercher un véhicule quelconque. La moindre carriole de paysan suffira. A... ne revient pas. Il a dû s'égarer ou être coupé par les colonnes ennemies en marche sur nous. On se décide à faire filer les petits blessés par la grande route afin de laisser la grange aux plus atteints. Puis nous partons avec notre brancard chercher dans les fossés et les ruines ceux qui ne peuvent plus se traîner. A ce moment, le sous-lieutenant K... passe près de nous, se repliant avec sa section ; il en est de même du sous-lieutenant B. Notre capitaine reste, en ligne avec une vingtaine d'hommes. Nous ramenons six blessés, tous sérieusement touchés. Nous les pansons de notre mieux dans la grange. Deux voitures de blessés sont déjà parties dans la direction que m'a signalée le lieutenant-colonel L..., mais la route est bientôt coupée par le feu de l'ennemi, et une troisième voiture chargée de blessés assis et couchés, et conduite par des brancardiers du 5^e bataillon, est criblée de balles en cours de route. Deux hommes seulement en réchappent.

Je pars avec un jeune soldat du nom de C... Nous nous mettons en quête d'une autre voiture. A ce moment, je vois le dernier groupe se replier à son tour, la position devenant intenable. Je demande : « Mon capitaine, j'ai encore des blessés en avant, êtes-vous soutenu par d'autres formations ? J'ai besoin de le savoir pour prendre mes dispositions. »

Obtenant une réponse négative, j'appelle les camarades brancardiers épars çà et là, fouillant toujours les décombres. Nous nous rassemblons et, aussitôt la grange atteinte, nous chargeons sur la dernière voiture cinq blessés dont mon sergent-major. Quand tout est prêt pour le départ, nous essayons un feu de salve : le cheval tué, deux hommes atteints ; je suis indemne.

Je me retourne... Je ne peux retenir un cri. Nous sommes entourés d'Allemands qui nous tiennent en joue. Les nôtres se sont repliés à temps. S'ils s'étaient obstinés à défendre ce petit coin de terre, ils n'auraient pas manqué de partager notre sort, car l'ennemi est en nombre.

J'adjure les blessés de rester tranquilles et, avant qu'une nouvelle salve ait le temps de semer la mort, je crie, en désignant la voiture et la grange : « Blessés ! Croix-Rouge ! »

Les soldats semblent ne pas comprendre. Ils vont tirer. Un coup de feu part. Le maladroit qui me le destinait a tiré trop haut. Mais un ordre retentit. Les fusils s'abaissent. Un officier allemand a vu les blessés. Il me répond en mauvais français, mais avec fierté : « Nous... soldats !... » Il nous fait fouiller immédiatement. On nous enlève nos armes, nos munitions et jusqu'à nos couteaux de poche.

On nous permet de soigner tous nos camarades et même les sentinelles ennemies nous accompagnent pour ramasser ceux qui sont tombés aux alentours du village. Toute la nuit, nous pansons les blessés, car il en arrive de plusieurs

endroits ; quelques-uns du ...^e chasseurs, d'autres du ...^e d'infanterie, du ...^e territorial et surtout des deux bataillons de mon régiment.

Vers minuit, nous avions une cinquantaine de blessés intransportables ; beaucoup devaient mourir des suites de leurs blessures, faute d'avoir été transportés tout de suite sur les hôpitaux divisionnaires allemands qui étaient installés à D... et à V... En effet, lorsque le major allemand vint pour faire quelques injections de caféine à ceux des nôtres qui étaient trop affaiblis, je lui demandai si nous pouvions avoir des voitures pour les blessés graves. Il me répondit : « Peut-être... » Mais rien ne vint pour nous ; par contre, de nombreuses voitures réquisitionnées de force et conduites par des paysans de la région passèrent pour aller sur leur ligne de feu ramasser les blessés allemands. Les nôtres devaient rester trois jours sans autres soins que nos pansements secs de brancardiers.

Toutefois les Allemands qui nous gardent acquiescent volontiers à ce que je leur demande au nom des blessés. Ils me permettent d'aller chercher de l'eau, du lait, des bougies, des pansements et de la paille. Parmi eux se trouve un jeune Alsacien. Il me confie : « Vous nous avez fait beaucoup de mal. Je compte au bas mot 1.500 morts dans nos rangs ! »

Il ne reste pas plus longtemps auprès de nous de crainte de se faire remarquer.

Le lendemain, à quatre heures du matin, rassemblement des prisonniers et blessés pouvant marcher. Cela fait une colonne d'à peu près 120 hommes, parmi lesquels 18 à 20 civils.

Immédiatement, je prends les noms et les adresses de tous, car je crois être relâché sous peu comme appartenant à la Croix-Rouge, mais on nous emmène sur V...

En cours de route, nous sommes interrogés par des officiers d'état-major parlant très bien le français, lesquels en reconnaissant nos numéros de régiment paraissent fort étonnés de trouver là le ...^e. Ils nous demandent par où nous avons bien pu passer. Riant entre eux, ils se disent : « Ce sont encore les adversaires que nous avons combattus devant N... » Ils paraissent déçus de ne trouver ni Anglais ni artilleurs parmi nous.

A V..., nous laissons quelques camarades, trop faibles pour pouvoir continuer à pied, et notre escorte nous remet aux mains des gendarmes d'armée qui nous emmènent. Nous reprenons notre route vers C...

A 16 kilomètres de cette ville, une troupe de 40 à 50 hommes sous le commandement d'un officier vient nous prendre des mains des gendarmes.

Les Allemands nous donnent leurs sacs à porter et, avant de partir, ils boivent quelques bouteilles de vin trouvées dans le petit village aux trois quarts abandonné.

Enfin à minuit, à bout de force et de courage, nous nous affalons sur la place de l'hôtel de ville de C...

Les blessés ou malades tombés au cours de cette marche forcée de vingt heures ont été recueillis sur des voitures.

Après une heure d'arrêt devant la mairie, où certains d'entre nous subissent encore un interrogatoire, on nous dirige sur la gare. Nous croisons un service sanitaire allemand au grand complet (150 hommes environ, majors, infirmiers, brancardiers, et une douzaine de chiens sanitaires). Je remarque que les brancardiers portent en sautoir des revolvers de gros calibre.

Durant ce long calvaire nous avons pu voir de nombreux cadavres d'Allemands fauchés par notre artillerie, les officiers étaient déjà enterrés (leur épée et leur casque marquant l'emplacement).

Les Boches ne s'étaient pas attendus à notre résistance ; ils espéraient arriver à A... en chassant devant eux les troupes de territoriaux qui s'y trouvaient avant l'arrivée de notre division.

Sans exagération, leurs pertes valaient trois ou quatre fois les nôtres. Je sentis percer leur inquiétude lorsqu'ils demandèrent, et cela à plusieurs reprises : « Avec quelle artillerie tirez-vous ? Et où sont les Anglais ? »

A l'arrière du front, nous rencontrâmes des automobiles, dévidant des câbles téléphoniques à même les fossés de la route. Nous vîmes leurs troupes de génie escortant de nombreuses voitures qui portaient des barques métalliques très légères ; nous croisâmes aussi de forts contingents de cavalerie et notamment des pelotons de « hussards de la mort » montés sur des chevaux vigoureux et bien en forme.

Bref, on sentait une armée d'invasion marchant avec cohésion. La discipline était rigoureuse ; l'obéissance passive et immédiate. La moindre incartade était punie de mort. On devinait cela rien qu'en regardant les soldats qui prenaient des attitudes d'enfant trop souvent battu.

Nous aperçûmes également beaucoup de volontaires de quinze à dix-sept ans appartenant à des sociétés de préparation militaire, qui restaient aux postes de secours et s'occupaient de prodiguer leurs soins aux blessés au fur et à mesure de leur arrivée.

Nous arrivons à la gare de C... vers une heure de matin.

On nous empile dans des wagons qui viennent de transporter des bestiaux ; ils ont été si hâtivement lavés qu'ils empestent encore le fumier.

Mais nous sommes si harassés que nous nous couchons pêle-mêle les uns sur les autres, en prenant soin toutefois que les camarades blessés ne soient pas trop incommodés.

J'examine le wagon. Il est aménagé d'une façon pratique. Les bancs et leurs dossiers se démontent et font corps avec la cloison quand on le désire.

Nous partons. Nous sommes une quarantaine par wagon sous la garde de deux sentinelles.

Nous dûmes voyager cinq jours et cinq nuits avant d'atteindre Z... Nous traversâmes la Belgique où la population nous réserva un aimable accueil.



CONVOI DE SOLDATS FRANÇAIS EMMENÉS EN CAPTIVITÉ (Octobre 1914)

Les gens nous apportaient des victuailles à notre passage. C'était heureux ; autrement nous serions demeurés sans aucune nourriture.

A Cologne et à Hanovre, on s'occupa bien de visiter les wagons, de nous fouiller et de soigner les malheureux qui souffraient par trop, mais, là encore, on oublia totalement de nous ravitailler.

II

LA VIE AU CAMP

Octobre...

Nous arrivons au milieu de la nuit et nous sommes immédiatement dirigés sur le camp. Va-t-on enfin nous donner à manger ? Pas encore. Nous devons subir une nouvelle fouille. Tabac, allumettes, briquets, couteaux, fourchettes, enfin tout ce qui peut nous divertir ou servir d'arme est confisqué.

Pendant que cette opération se poursuit, je me livre à une rapide étude des lieux où je vais vivre... combien de temps, mon Dieu ?

Le camp est à peine commencé. Il se compose d'un chemin de ronde constitué par deux hauts grillages de fils de fer barbelés entre lesquels, tous les cinquante pas, des sentinelles montent la garde, et de quatre baraquements où sont déjà logés un millier de prisonniers. La plupart d'entre eux sont Français, c'est à peine si l'on compte une quinzaine d'Anglais et six Belges.

Nous touchons chacun une paillasse, une petite couverture, une gamelle émaillée et une cuillère. On nous désigne nos baraquements respectifs. J'arrive à dormir car je suis à bout de force.

Le lendemain, je continue mon inspection du camp. Je prends connaissance du règlement. Nous jouissons d'une liberté relative ; étant donné le peu de prisonniers, on nous laisse le loisir de nous promener dans le camp en attendant l'heure du déjeuner. Celui-ci est attendu avec impatience ; il n'en sera pas de même par la suite quand nous aurons goûté pendant quelques jours à la soupe aux choux dans laquelle nagent quelques très rares filaments de bœuf bouilli.

Le repas du soir ne nous dédommage pas de celui du matin. Il comporte une soupe liquide, faite de farine et d'eau et dénommée bientôt « colle de pâte ». Cette appellation, qui dépeignait si bien la chose, devait faire fortune et passer dans le vocabulaire usuel des prisonniers.

Dès maintenant, je comprends que l'existence sera dure.

Je ne m'habituerai jamais aux hurlements des gardiens et des sous-officiers boches, qui s'emportent pour la moindre des choses, pas plus qu'à leurs coups de sabre, leurs coups de crosse et de baïonnette.

On me laisse la liberté d'écrire. J'en profite pour expédier une lettre avec la liste complète des blessés et des prisonniers qui m'entourent, afin que la Croix-Rouge puisse tranquilliser les familles, ce qui fut fait sans retard.

Fin octobre...

La vie au camp continue.

Il y a pénurie d'officiers allemands, les cadres manquent, pour établir un service régulier de travaux.

Les prisonniers sont répartis en huit compagnies, comprenant chacune environ 1.400 à 1.500 hommes qui disposent de six baraquements et d'un terrain de 10 à 12.000 mètres carrés de superficie.

Chaque baraque a 60 mètres de long sur 10 de large. Une cloison la divise en deux compartiments qui donnent asile chacun à 5 escouades de 25 hommes. Nous vivons donc 250 prisonniers, là où 150 hommes trouveraient à peine le cube d'air nécessaire. Une des baraques sert de bureau et d'atelier, et est affectée aux secrétaires, tailleurs, cordonniers, menuisiers et peintres travaillant pour les Allemands sans aucune rémunération.

Vers les derniers jours du mois, 4.000 Russes environ viennent partager notre captivité. Ils arrivent d'autres camps sans doute trop proches de la frontière de Silésie. Ces pauvres gens ont été dépouillés d'une partie de leurs vêtements et de tout ce qu'ils possédaient. Ils sont affamés. Ils nous racontent qu'ils ont été roués de coups par les Allemands. On les a traités comme des malfaiteurs ; on leur a infligé une marque spéciale et fait endosser le sarreau bleu et blanc des prisonniers de droit commun. Parmi eux, je trouve un civil, riche fermier australien, qui a dû se plier aux besoins les plus humiliants. Comme les autres, il a été battu et mal nourri.

Après l'enfer qu'il a connu, le camp lui semble paradisiaque.

Tant qu'il y eut du pain, nous allâmes en ville le chercher sous la conduite d'un sous-officier, en traînant une voiture encadrée de sentinelles. Nous devions avoir l'air bien misérables, car les habitants eux-mêmes semblaient prendre notre sort en pitié.

Plus de menaces comme aux premiers jours de nos tribulations, plus de poings tendus et surtout finis les insolents « Paris kapout ». Mais, aux vitres des libraires, nous pouvions voir encore des cartes avec des petits drapeaux indiquant la position des troupes allemandes depuis le Havre jusqu'à Verdun et montrant Paris encerclé !

Chaque semaine on pavosait et on lançait des éditions spéciales, des journaux annonçant un gros succès sur les Russes. Il y a chaque fois de 40 à 50.000 prisonniers ; seulement, le lendemain, les communiqués officiels n'en mentionnent que 4 ou 5.000... Simple erreur de zéros...

III

LES EFFETS DE LA « KULTUR »

Le service du camp fonctionne régulièrement de sept heures à onze heures du matin. Il est assuré par des majors et des infirmiers français. Plus tard, trois médecins russes, puis un anglais vinrent apporter leur aide.

Une baraque vide sert d'infirmier, quatre planches sur deux tréteaux comme table avec le tiers de médicaments usités

dans la plus petite infirmerie de régiment français. Et pourtant nous sommes 12.000 prisonniers ! Vers onze heures, le major allemand vient examiner les diagnostics français ; il signe les évacuations sur l'hôpital de la ville des malades les plus atteints.

Chaque jour, il y a environ 500 prisonniers qui se font porter malades, parmi lesquels 150 à 200 blessés dont la guérison définitive exige un traitement quotidien. Tout le monde est vacciné ; de plus on fait aux Russes des injections de sérum anticholérique et antityphoïdique.

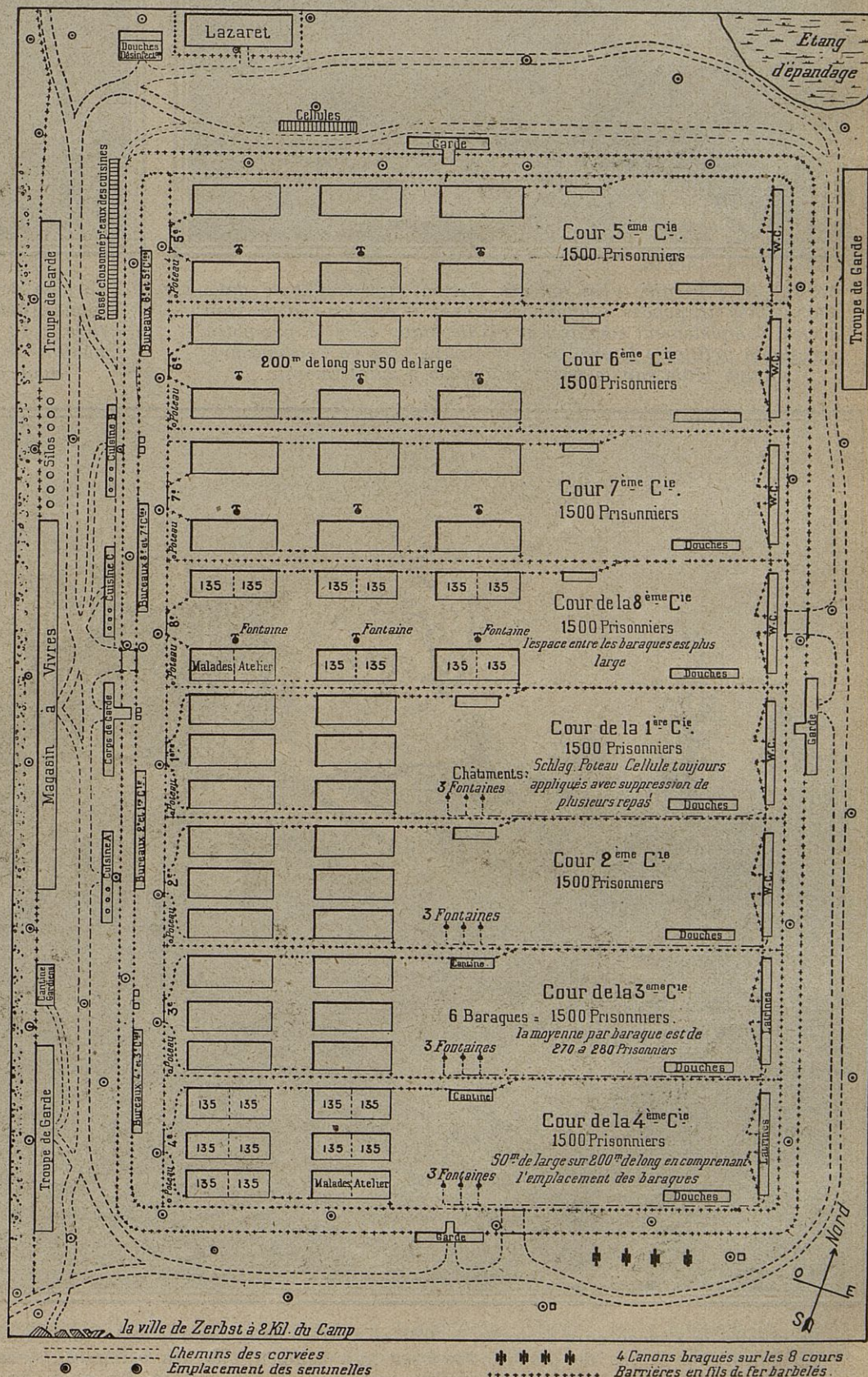
Une petite voiture à bras nous permet de transporter les malades graves à la caserne-hôpital ou à l'hôpital de la ville.

Si les blessés et les malades reçoivent les soins médicaux strictement nécessaires, par contre nos grands blessés n'ont jamais une goutte de vin, ni biscuits, ni œufs, ni poulet, rien en un mot de ce qui peut les reconforter. Aussi ne nous étonnons pas de voir tant d'anémiques.

Au cours du mois de novembre, les cas de pleurésie, bronchite, rhumatismes se multiplient. Rien de surprenant à cela ; nous sommes plus étroitement logés et nos paillasses, à même le plancher, sont mouillées et salies par le va-et-vient continu des prisonniers revenant des corvées de neige et de nettoyage. Il règne dans ces baraques une humidité permanente, l'eau suinte sans cesse du plafond. Comme mesure de protection contre le froid et l'humidité, chaque prisonnier dispose d'une mauvaise couverture.

Il serait curieux d'établir une comparaison avec les camps français où, dès le début, les Allemands ont eu droit à la lumière, à plusieurs robinets d'eau potable et à des douches au besoin ; ici, au camp de Z., depuis le mois d'août jusqu'à janvier 1915, il n'y a eu... ni lumière, ni douches, ni même des baquets pour se laver.

(A suivre.)



PLAN DU CAMP DE PRISONNIERS DE ZERBST, UN DES PLUS VASTES DE L'ALLEMAGNE

RUINES DANS LA SOMME



Certes, en Picardie, c'est un peu partout que l'on bute dans d'anciennes tranchées allemandes : mais il est rare d'en voir d'aussi complètement comblées et nivelées que celle-ci, par notre excellente artillerie lourde. Elle se trouve près de Foucaucourt, village situé sur la route qui mène à Saint-Quentin.



Le nom de Curlu est revenu souvent dans les récents communiqués. Cette petite localité était située par 55 mètres d'altitude à 12 kilomètres de Péronne. Tout auprès se trouvait le moulin de Fargny, qui travaillait pour tous les villages d'alentour et dont notre photographie représente les ruines.



Le village de Foucaucourt occupait, à l'intersection de deux routes, une situation excellente pour ses habitants en temps de paix, mais qui devait, en temps de guerre, l'exposer aux compétitions des belligérants, car les deux artères dont il domine le croisement pouvaient être de la plus grande utilité aux uns et aux autres. En effet, ce malheureux village, après avoir été copieusement bombardé, a été le théâtre d'une lutte extrêmement vive : on le voit par ce qui en reste. Mais ces ruines se trouvent aujourd'hui en territoire reconquis ; elles seront relevées et l'on verra la vie s'épanouir de nouveau dans ces champs de la Somme si éprouvés.

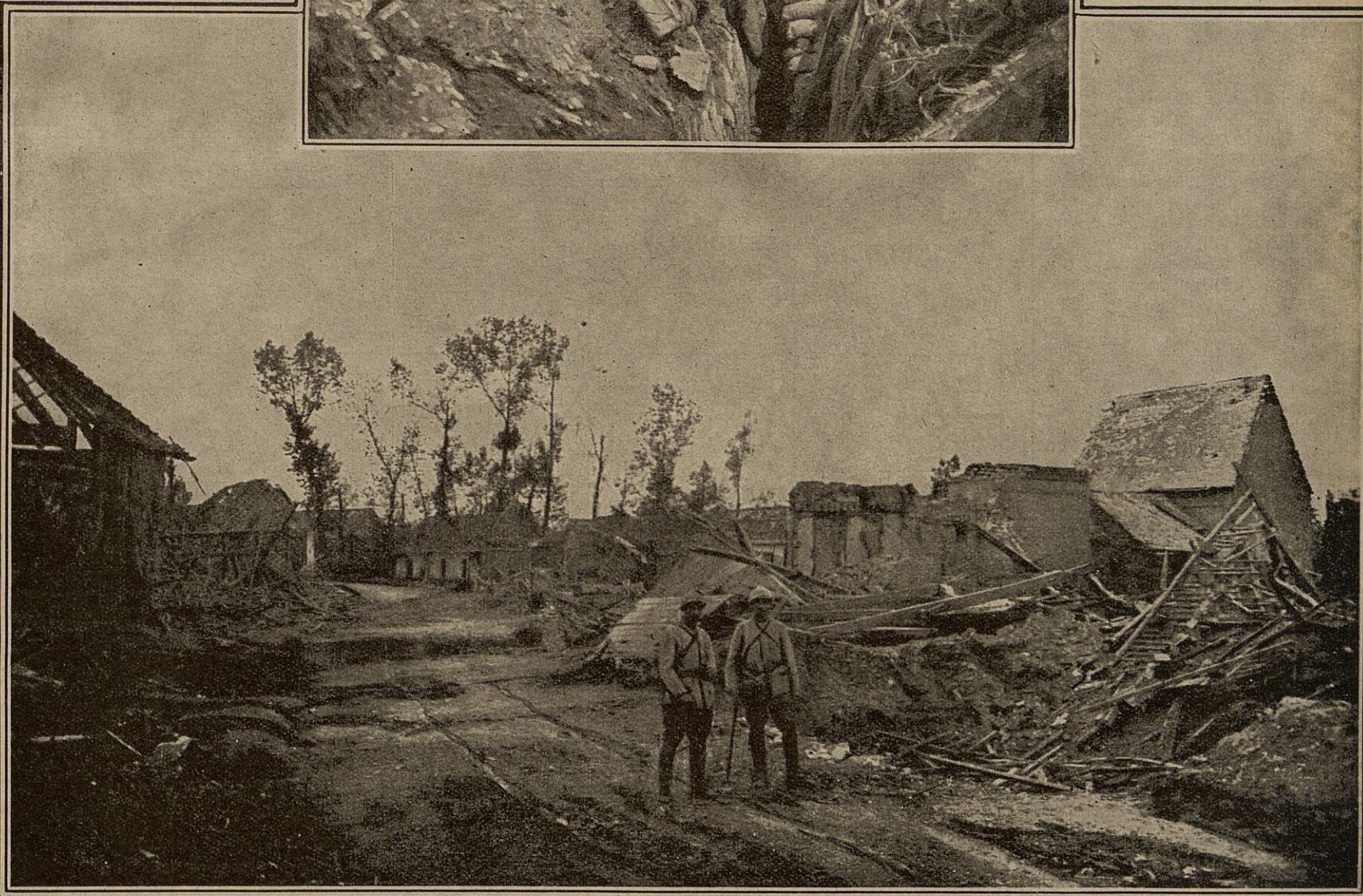
LE CHAMP DE BATAILLE DE LA SOMME



Entre le village de Frise et celui de Hem se trouve sur la Somme un lieu dit la Grenouillère; les Parisiens du ... corps d'armée qui l'ont enlevé ont dû penser à la Grenouillère de Chatou et aux plaisirs pacifiques du canotage.



Dans le château de Hem les Allemands avaient établi une solide défense; notre artillerie lourde en a eu rapidement raison; mais du malheureux château il ne reste que l'amoncellement de décombres que représente la photographie.



Les villages de la Somme où s'est prononcée notre offensive ne sont plus que de lamentables ruines; les Allemands s'y étaient puissamment fortifiés; il a fallu les en déloger; le canon a détruit les maisons où s'abritaient les mitrailleuses ennemies. Voici le village de Curlu, au nord de la rivière, où se livra un combat furieux et où nos vaillants triomphèrent de la résistance des Boches. Au milieu de la page, un boyau de communication dans les ruines d'un village.

Carte indiquant les emplacements des camps de prisonniers français en Allemagne



Königsberg.....3Dc	Puchheim.....4Eh
Königsberg.....8Ge	Quedlinburg.....10Ed
Konstanz.....3Ch	Ramsdorf.....7Fd
Koschowo.....11d	Rastatt.....5Cg
Kriegshagen.....7Eg	Rauex.....8Bd
Kremmen.....4Fc	Regensburg.....3Eg
Kronwinkel.....9Eg	Reinsbühl.....1Cb
Lamsdorf.....11e	Reinsdorf.....6Fd
Lamstedt.....1Dc	Reisen.....2Hd
Landsberg.....11Eh	Rheinbach.....13Be
Landshut.....6Eg	Rosenberg(Offizier)3Ef
Langendree.....7Bd	Rosenberg.....3Ef
Langensalza.....3De	Rothenburg.....1Dg
Lauban.....5Ge	Ruhleben.....2Fd
Laufen.....3Fh	Rutzod.....4Fh
Lechfeld.....2Dh	Saarlouis.....1Bg
Lentföhrden.....8Db	Sagan.....9Gd
Lichtenau.....2Dg	Salzwedel.....3Ce
Lichtenhorst.....13Dc	Schiffdorf.....1Cc
Limburg.....1Cf	Schleissheim.....3Eh
Lindhorst.....10Cd	Schliessburg.....8Dd
Linsingen.....Dd	Schneidemühl.....2He
Luckenau.....2Ee	Schönebeck.....8Ed
Lügumkloster.....1Da	Schweteln.....23Cd
Lüneburg.....4Dc	Seelenfeld.....16Dd
Magdebourg.....2d	Senne I.....16Cd
Mainz(Mayence).....Cf	Senne II.....16Cd
Maisach.....8Eh	Senne III.....16Cd
Mannheim.....10Cf	Siegburg.....12Be
Marl.....3Bd	Siegen.....6Ce
Mecklingen.....22Cd	Soest.....20Cd
Meggen.....5Ca	Söhligen.....5De
Merseburg.....1Ee	Solkau.....Dc
Merzdorf.....7Gd	Sprottau.....10Gd
Meschede.....4Ce	Stargard.....36Ce
MindenI.....10Ca	Staumühle.....16Cd
MindenII.....10Cd	Steinberg.....1Fg
Müggelburg.....4Dd	Steinhorst.....1Dd
Mülheim.....3Be	Stendal.....1Ed
Müncheberg.....26Gd	Stralsund.....1Fh
Münden.....2De	Strehlitz.....2Fc
Münster.....6Cg	Stuer Bad.....7Ce
Münster.....7Dc	Stuttgart I.....Cg
MünsterI.....Cd	Stuttgart II.....Cg
MünsterII.....Cd	Süderzollhaus.....Eb
Neisse.....21e	Taufelmoor.....5Cc
Nendorf.....7Dd	Tingleff.....2Da
Neuhammer.....1Ge	Torgau.....1Fe
Neu St. Jürgen.....3Cc	Traustein.....4Fh
Niederwalluf.....6Cf	Ulm.....6Dg
Niederwehren.....6De	Villingen.....2Ch
Nienwolde.....8Dc	Vordener Moor.....6Cd
Norderstapel.....6Dh	Wahn.....18Be
Nordstern.....Cd	Wahnbeck.....15Dd
Nortrup.....24Cd	Waldheim.....7Fe
Nürnberg.....9Ef	Weibach.....7Ce
Oberhausen(Bav)8Be	Weilheim.....14Eh
Oberhausen.....1Eh	Weinberge.....8Fd
Oberhede.....10Dc	Zossen.....8Fd
Oberndorf.....1Ch	Waltmos.....2Fh
Ober Rosbach.....4Cf	Werben.....4Ec
Ockstadt.....3Cf	Westig.....3Cc
Ohndorf.....4De	Wetzlar.....9Ce
Oldau.....14Dc	Wiedenborstel.....1Cf
Ortrup.....5De	Wiesmoor.....6Cc
Osabrück.....6Cd	Winnert.....4Db
Osterrade.....11Dd	Wittenberg.....6Ee
Osterwald Meyenfeld 9Dd	Wittorf.....7Dh
Parchim.....2Ec	Wulfen.....14Cd
Parey.....5Ed	Wülzburg.....1Eg
Paredorf.....8Eh	Wunsdorf-Zossen.....8Fd
Passau.....2Fg	Würzburg(Offizier)1Df
Peissenberg.....12Eh	Würzburg.....Df
Pente.....5Cd	Zeitham.....2Fe
Plafing.....9Eh	Zerbst.....9Ed
Plassenburg.....5Ef	Zwickau.....8Fd
Pommernsdorf.....2Bd	Zwickau.....8Fd
Posen.....Hd	Zwickau.....8Fd
Preuss Stroheln 11Cd	Zwickau.....8Fd

LES DRAMES DE LA GUERRE AÉRIENNE

LES COLLISIONS TRAGIQUES

L'acte d'héroïsme du maréchal des logis de Terline se précipitant dans l'appareil du lieutenant Freitag est l'un des plus beaux de la guerre aérienne. Il a cependant donné matière à discussion dans les milieux de l'aviation. La question se pose ainsi : dans un duel à travers l'espace, un pilote qui voit l'adversaire lui échapper a-t-il raison de rechercher la collision si c'est la seule chance qui lui reste de triompher ? La réponse est subordonnée aux circonstances. De Terline, qui, en trois semaines, avait déjà abattu deux avions, aurait eu tort de sacrifier sa précieuse existence pour triompher d'un vague pilote inoffensif. Mais ce n'était pas le cas : depuis de longs jours, le lieutenant Freitag venait semer des bombes dans la région de Châlons-sur-Marne. Il s'était rendu très redoutable et chacun brûlait du désir de mettre fin à sa carrière. Déjà le héros français l'avait aperçu de près. Il l'avait même décrit à ses camarades : « un grand, très grand rouquin, dont la moitié du corps dépassait la nacelle ; une grosse figure avec des yeux bleus. » Ces précisions avaient fait émettre quelques doutes. De Terline avait ajouté :

— Si jamais, je le rencontre de près, et que ma mitrailleuse s'enraye pour qu'il ne puisse pas m'échapper, « je rentrerai dedans ».

Le lendemain, il l'approchait de quelques mètres. Soudain sa bande de cartouches ne se déroulait plus. Le Français n'hésitait pas. Il fonçait en avant, écrasait son appareil contre celui du Boche et les deux avions enroulés l'un autour de l'autre venaient s'effondrer sur le sol dans un amas de débris.

On retirait le corps du lieutenant Freitag, l'un des meilleurs pilotes allemands, portant de nombreuses décorations : c'était « un grand, très grand rouquin, avec des yeux bleus ». De Terline ne s'était pas trompé et son geste admirable, en nous privant d'un toréador de l'air de valeur, avait causé la mort d'un très redoutable adversaire.

Ce n'est pas la seule fois qu'un combat aérien s'est terminé par un télescopage. C'est même de cette façon que fut abattu le premier avion ennemi au cours de cette guerre.

Le capitaine russe Nesteroff, — celui-là même qui, le 27 août 1913, quelques jours avant Pégoud, avait réalisé le premier *looping* volontaire, — ayant rencontré, le 9 septembre 1914, un avion autrichien, se lança à sa poursuite. Celui-ci, piloté par le lieutenant baron Rosenthal, laissa avancer ce bolide. A cette époque, seuls le revolver et le mousqueton, quand on pensait à en emporter, étaient les armes employées dans les airs et on s'en servait rarement. Le Russe approchait sans cesse. L'adversaire, inquiet, songeait à fuir. Mais il était trop tard : Nesteroff se mettait dans son sillage, piquait et, à sa hauteur, virait légèrement. Il se plaçait ainsi de côté. Dans un coup d'une héroïque folie, il venait heurter avec fracas l'avion du baron Rosenthal. Les deux appareils tourbillonnaient dans l'espace et allaient s'écraser sur le sol. Nesteroff avait détruit le biplan autrichien, causé la mort de ceux qui le montaient, mais payait de sa vie son acte de grandiose beauté. Il avait, dans tous les cas, préservé l'existence de nombreux soldats que l'aviateur ennemi se préparait à bombarder au moment où le drame se déroula.



L'AVIATEUR RUSSE NESTEROFF

Le 18 mars 1916 fut marqué — coïncidence curieuse — par deux collisions tragiques. C'est d'abord le sergent, devenu depuis sous-lieutenant, Jean Chaput. Il aperçoit un L. V. G. qui se dirige vers nos lignes. Il pique de 3.600 mètres à plein moteur vers ce point qui grandit à vue d'œil. Il fonce à toute allure, au risque de provoquer une rupture de ses ailes. L'ennemi ne l'aperçoit que lorsqu'il est tout près en train de chercher une position favorable. Vite le Boche fait un crochet. Chaput, qui n'avait pas prévu cette manœuvre désespérée, ne peut éviter la rencontre. Il lui est impossible de ralentir et il coupe net la queue de l'avion adverse. Bien entendu l'équipage est projeté dans le vide de plus de 2.000 mètres d'altitude. Mais Chaput ? Le Français fut favorisé par une chance incroyable : son hélice vola en éclats, son moteur fut fort endommagé ; néanmoins l'appareil subit le choc sans mal et put ramener dans un vol

plané impressionnant son pilote au port d'atterrissage.

Le même jour fut livrée la fameuse bataille aérienne d'Habsheim où 23 avions français allant bombarder Mulhouse et Habsheim se heurtèrent à plus de 30 avions ennemis. Il y eut quatre victimes de notre côté, cinq dans le camp allemand.

Les lignes venaient d'être franchies, lorsque le lieutenant Floch était attaqué par un bi-moteur à deux mitrailleuses, un « kampffliegzeug » qui accomplissait sa centième sortie. L'Allemand était mieux armé et plus rapide que le Français qui, surchargé d'obus, se traînait péniblement vers le but qu'il devait bombarder sans souci des agressions dont il était l'objet. Soudain une balle incendiaire perçait son réservoir d'essence, mettait le feu au carburant.

Alors se déroule un drame fantastique.

Le lieutenant Floch voit les flammes s'élever. Elles commencent à l'entourer. Il vient d'assister au supplice de deux de ses camarades tués dans les mêmes circonstances. Il sait le sort qui l'attend. Son vainqueur est là, dans son dos, en

train de continuer son tir, cherchant à lui donner le coup de grâce. Floch n'hésite pas. Mort pour mort, mieux vaut entraîner dans le néant celui qui l'y envoie. Il vire brusquement et, délibérément, volontairement, enfonce dans le « kampffliegzeug » son brasier volant. Les deux appareils ne font qu'un et semblent une torsade de feu. On ne distingue plus l'un de l'autre. Ils s'effondrent sur le sol, unis dans l'éternité. Que dire de la vengeance suprême du lieutenant Floch ? Comment appeler cet acte glorieux de l'officier, militaire jusqu'à son dernier soupir ?

D'autres rencontres se sont produites, mais elles étaient involontaires. Le 2 juillet 1916, le sergent Garet, rentrant de permission, partait en croisière avec quelques appareils de son escadrille. Les Français, apercevant un groupe de trois L. V. G. et de trois fokkers, se précipitaient à la poursuite de l'ennemi, qui, résolument, acceptait le combat. La rencontre durait quarante minutes et comportait plusieurs reprises, chacun déroulant ses bandes et allant faire des évolutions à l'écart pour avoir le temps de recharger. Le ciel était nuageux et les avions emblaient jouer à cache-cache autour des espaces d'ouate. L'adversaire de Garet semblait particulièrement mordant et adroit ; tous deux se livraient à des virtuosités fantastiques, ne parvenant pas à s'atteindre malgré le déluge de cartouches qu'ils s'adressaient mutuellement. Le match infernal allait finir faute de munitions. Garet tenait à triompher de ce rival qui voulait paraître invincible : il profite d'un moment où le fokker, ne le voyant plus, descend normalement afin de rentrer à son aérodrome croyant le combat fini. Il pique à toute allure, arrive à proximité du Boche et ouvre le tir par derrière. L'autre, surpris par l'attaque, fait une fausse manœuvre. Garet entre en collision, une aile de chaque appareil se replie et les deux vaillants pilotes tombent en vrille et vont s'écraser côte à côte sur le sol.

Quelques jours avant, le 23 juin 1916, un accident analogue s'était produit dans l'Est. L'adjudant Semelin effectuait une reconnaissance photographique avec le sous-lieutenant Gallon, comme observateur, lorsqu'il était attaqué par un fokker. Les deux adversaires échangeaient de nombreuses balles et, dans l'acharnement de la lutte, sans qu'on pût savoir la raison exacte de l'accident, les appareils se rencontraient et tombaient enchevêtrés dans les lignes allemandes.

Fort heureusement, les heurts aériens ne sont pas toujours aussi tragiques. On peut en citer qui se sont produits à quelque 3.000 mètres dans l'atmosphère sans aucune suite fâcheuse pour les équipages. Le 30 juillet 1916, du côté d'Amiens, l'adjudant Dorme, désireux d'abattre son quatrième Boche, frappait un appareil avec violence et parvenait cependant à rentrer à son terrain où il atterrissait normalement.

Le caporal Hentsch, le 16 mai 1916, pour sa première victime avait voulu approcher le plus possible de son adversaire pour être sûr de ne pas le manquer. C'était dans la région de Roye, à 7 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies. Le boche, un L. V. G., se tenait à 2.800 mètres et se préparait à redescendre sur le terrain, planant paisiblement. De 4.800 mètres, Hentsch pique à plein moteur à 1.400 tours. Il arrive, se place entre le soleil et l'adversaire, surgit par derrière, cabre et, remontant grâce à la vitesse acquise, ouvre le feu à 7 ou 8 mètres et le termine à 2 mètres. Une épaisse poussière se dégage aussitôt de l'avion ennemi. Tout à coup, il semble à Hentsch que l'Allemand riposte en lançant une bombe ou un harpon. Sensation épouvantable : un cinquième de seconde qui paraît un siècle ! Le Français regarde autour de lui et se rend compte : l'impression atroce avait été causée par un câble du train d'atterrissage qui, scié, s'était détendu, s'était pris dans l'hélice, y creusant une brèche de 20 centimètres, et avait frappé le fuselage dont la toile flottait au vent. Pendant ce temps, l'Allemand s'effondrait, s'ouvrait, se pulvérisait et s'émiettait dans l'espace.

Il y avait eu choc, mais ce n'était pas une collision à proprement parler. Nous terminerons cette série par une anecdote dont l'un des héros fut le glorieux Guynemer.

En novembre 1915, il se trouvait au-dessus de Rozières-en-Santerre, lorsqu'il rencontrait un L. V. G. 150 HP à tourelle, muni d'une mitrailleuse *Para Bellum*. Se plaçant de face, il essaie de tirer, mais son arme est gelée, la balle ne sort pas. Il s'agit d'éviter la riposte puisqu'il n'y a pas moyen de se défendre. Que faire ? Fuir ? Pourquoi ? La mitrailleuse est peut-être réparable. Guynemer s'élance délibérément vers l'Allemand, vire sur l'aile et se place au-dessous du plancher de l'appareil adverse. Parallèlement, à la même allure, les deux avions continuent leur vol comme collés l'un à l'autre. Et le Français s'empresse de démonter son arme pour la remettre en état de servir ; jamais il ne sera mieux placé ! A un moment, il s'aperçoit que son avion va entrer en collision avec l'autre. Il a juste le temps de donner un grand coup de palonnier à droite et, dans le virage qui suit, son aile gauche accroche l'aile droite du boche. Les deux appareils s'engagent chacun de leur côté avec une partie de l'aile arrachée. Tous deux parviennent à se rétablir et, tandis que l'ennemi fuit à toute vitesse, trop heureux de s'en tirer à si bon compte, Guynemer regagne péniblement ses lignes après cette collision à 3.000 mètres d'altitude.

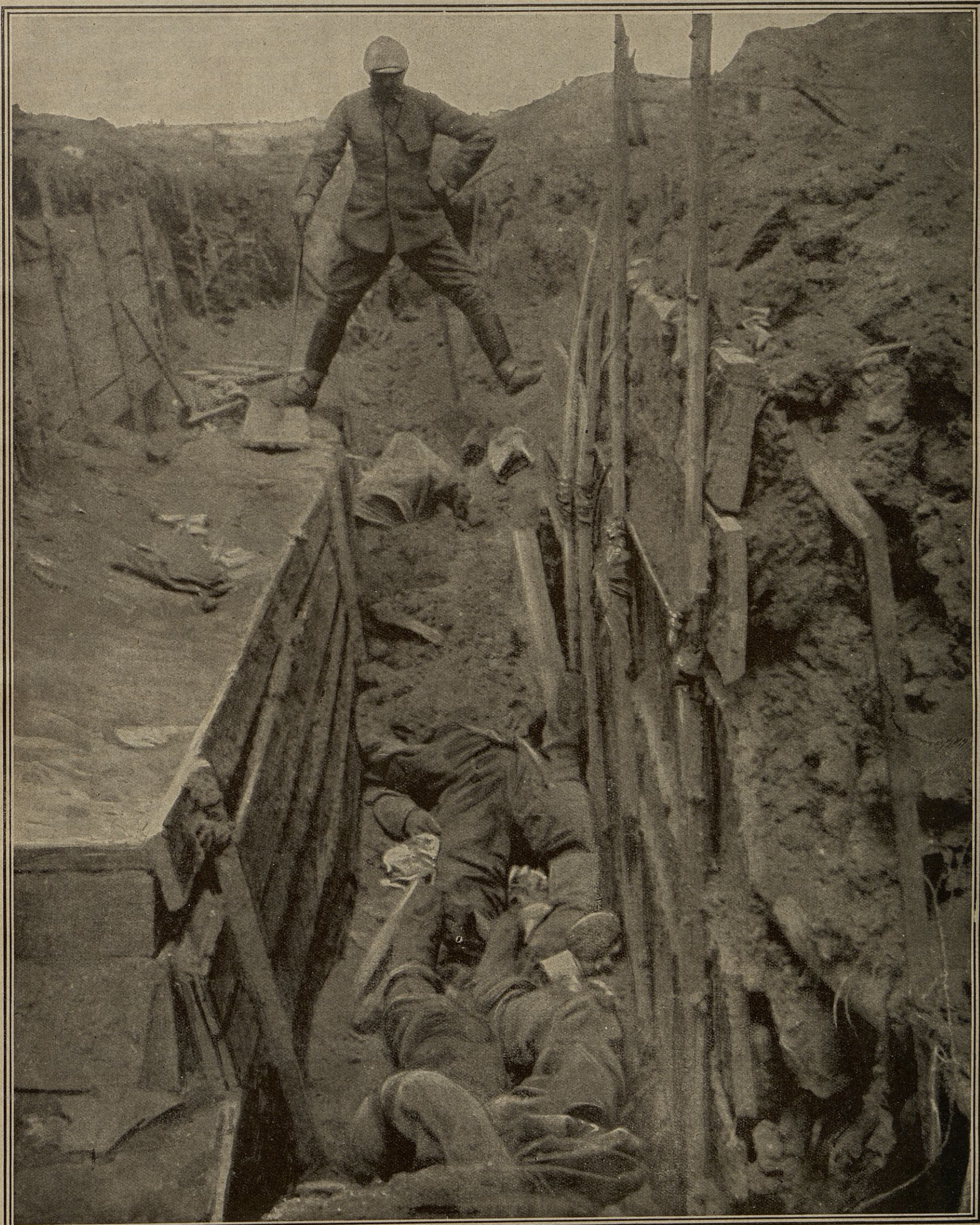
Ce sont là des rencontres dans les airs, au cours de combats. D'autres se sont produites avant et pendant la guerre. Citons celles du lieutenant Pegnon et du capitaine Dubois, tués à la Brayelle, le 19 juin 1912, dans un vol d'entraînement ; de Collardeau, blessé avec le fils de M. Delcassé, à Juvisy, en heurtant un apprenti pilote japonais ; de Deroye, tué en course à Buc, en mai 1914, et des pilotes militaires Bondivenne et Moreau, au Bourget, le 4 novembre 1915. Ceux-ci se rencontrèrent dans les airs, les réservoirs explosèrent et les deux avions emmêlés l'un dans l'autre s'écrasèrent sur le sol, tombant d'une hauteur de 250 mètres dans un torrent de flammes.

JACQUES MORTANE.



LE SOUS-LIEUTENANT CHAPUT

UNE TRANCHÉE ALLEMANDE EN PICARDIE



Dans l'étroite tranchée que nos soldats ont enlevée sur le front de Picardie, dans la région d'Herbécourt, des cadavres allemands sont allongés au milieu des débris de toutes sortes, un de nos poilus, un pied sur chaque bord de la tranchée, contemple ce spectacle d'horreur; nos obus ont bouleversé toutes les défenses ennemies, ensevelissant la plupart des défenseurs.

RÉFUGIÉS GALICIENS EN ROUMANIE



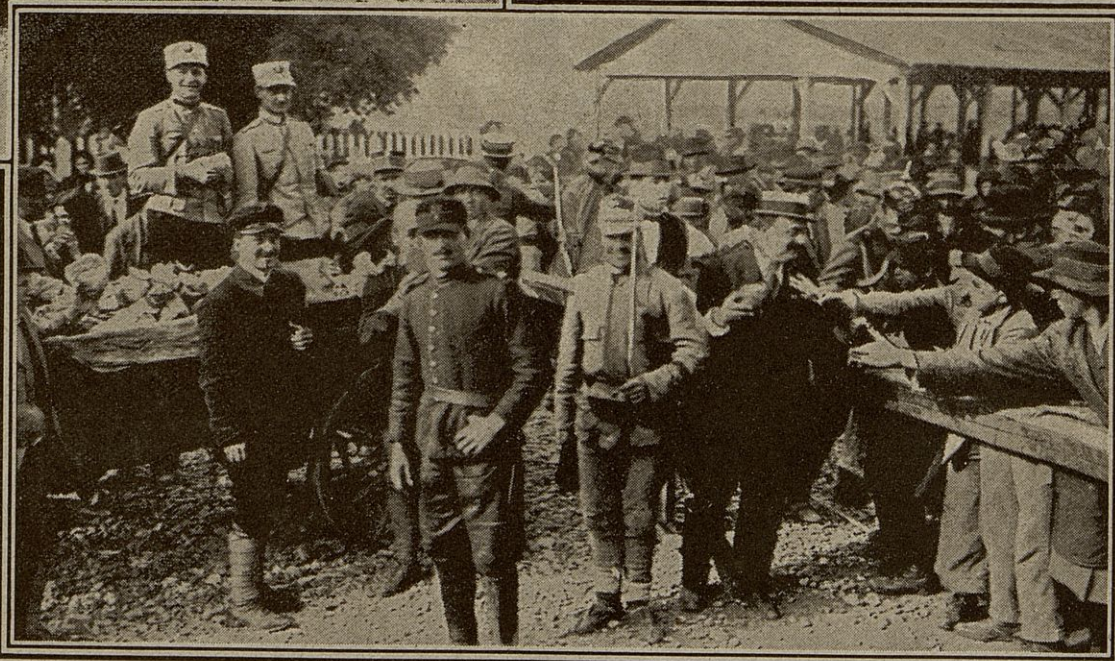
Une nombreuse famille de juifs galiciens aisés quitte le pays, où elle espère pourtant bientôt revenir. L'aïeul, les femmes et les enfants ont pris place sur le grossier chariot qui va les emporter vers la prochaine gare. La mère de famille, prévoyante, a entassé dans des cartons quelques objets indispensables. Si l'on voit dans le groupe quelques figures préoccupées, on remarque aussi l'air insouciant des enfants. Pour eux ce départ impromptu doit être très amusant. Mais les parents songent aux récoltes qui vont être perdues, à la ferme dont ils ne retrouveront que des décombres, à la difficulté qu'ils auront pour gagner leur vie sur la terre étrangère. Pour toutes ces populations, l'évacuation est la ruine.

De toutes parts les habitants, conduits par des soldats, affluent vers les gares de la région. De là, ils sont expédiés vers la frontière roumaine. Ce sont pour la plupart de très pauvres gens qui vivent de quelque lopin de terre ou de quelque petit métier. Chaque ménage emporte l'indispensable : couvertures, hardes ou literie. Malheureusement ce qui leur serait le plus nécessaire, c'est-à-dire des provisions, est ce qui leur manque le plus. L'état-major austro-allemand veut bien qu'ils s'en aillent, mais il n'entend pas les nourrir.



En arrivant à la frontière roumaine, les réfugiés, mourant de faim et de fatigue, trouvent auprès des autorités et de la population un accueil charitable. Les Roumains, d'ailleurs, sont, comme leurs frères de France, humains et généreux. A peine ont-ils franchi la barrière frontière que des distributions de vivres leur sont faites, et l'on peut voir, par notre photographie, avec quelle avidité chacun tend les mains pour recevoir sa part. L'armée roumaine est représentée, dans cette scène, par de jeunes soldats formant un service d'ordre.

L'état-major austro-allemand, terrifié par l'avance foudroyante des Russes en Galicie, a obligé les populations à évacuer les territoires dont il prévoit l'occupation prochaine par nos alliés. Pour assurer cette évacuation, qui est pour lui un bon débarras, il s'est emparé de tout le matériel de chemin de fer disponible et l'a fait servir à transporter les Galiciens en Roumanie. Nos photographies montrent différents épisodes de cet exode. Il n'y a pas de spectacle plus poignant que celui des populations que les rigueurs de la guerre obligent à quitter brusquement leurs foyers pour aller vivre dans l'exil de longs jours de privations et d'angoisses. Les Galiciens réfugiés en Roumanie connaissent à leur tour ces épreuves douloureuses que tant de familles belges, recueillies en Hollande et en France, ont traversées avant eux. Trop de familles de chez nous, hélas ! ont vécu, elles aussi, des heures semblables ; mais du moins eurent-elles la consolation de trouver un refuge dans leur propre patrie. La photographie ci-contre montre les réfugiés franchissant la barrière qui marque la frontière roumaine. On les voit là dans tout le désarroi de l'arrivée, se cherchant les uns les autres. Bientôt l'administration roumaine leur procurera le gîte et les moyens d'existence indispensables à des gens arrivant dépourvus de tout ; les particuliers aussi leur seront pitoyables.



SUR LE FRONT DE L'ISONZO

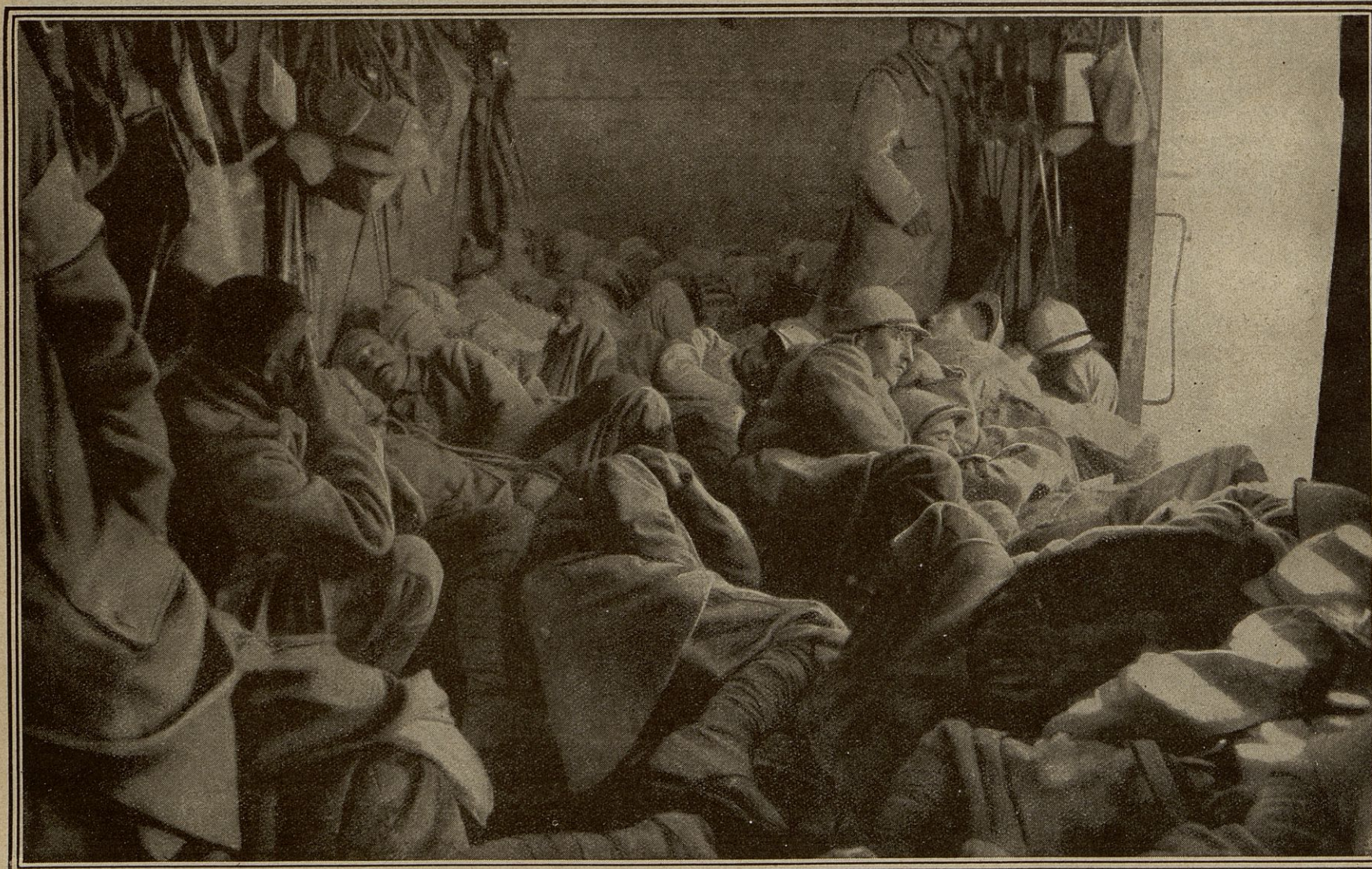


L'armée italienne s'est emparée le 9 août de Gorizia, place importante qui leur ouvre la route de Trieste et l'accès du Carso. En haut de la page : le mont Dei Sei Busi, un des sommets que les Italiens ont dû enlever au cours de leurs opérations. En bas : une tranchée creusée dans un bois de pins au-dessus de Monfalcone. Dans les médaillons : à gauche, une vue de Monfalcone, et au loin la cote 121 dont les Italiens s'emparèrent dans une brillante attaque ; à droite, près du mont San Michele, viaduc sur la ligne de Gorizia.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN



Fleury-devant-Douaumont! Après de nombreuses tentatives et au prix de pertes énormes, les Allemands s'étaient emparés de ce village; nos troupes l'ont repris, reperdu en partie, puis repris, malgré le formidable bombardement auquel ces ruines furent soumises; les obus ont encore bouleversé les décombres dont nous donnons ici une photographie.



En route pour le front! Les hommes sont entassés dans le fourgon; armes et fourniments, suspendus en ordre le long des cloisons, bringuebalent aux cahots du train; nos poilus, habitués à des bruits autrement violents, dorment pour la plupart, tant bien que mal allongés; quelques-uns, que le sommeil fuit, songent accoudés; leur pensée va au loin vers des êtres chers, vers le foyer familial.

L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE V

LE COMLOT

Ainsi donc, c'était pour préparer l'abdication, l'internement et, « s'il le faut », l'assassinat de l'empereur François-Joseph d'Autriche ; c'était pour conspirer contre ce vieux rapace, le souverain le plus hypocrite, le plus ambitieux, le plus féroce maniaque de l'Europe ; c'était pour cela qu'une douzaine d'hommes, sans nul doute de haute situation sociale, se réunissaient, en robes de moines et capuchons de pénitents, dans une salle souterraine, moyenâgeuse, sur la table de laquelle il y avait un poignard nu ; vêtements et décors plus à leur place dans un roman d'aventures rétrospectives que dans la réalité du ^{xx}e siècle.

Ces vêtements et ces décors sembleraient ridicules s'ils n'étaient pas si tragiques : ils accompagnaient la perpétration d'un parricide ; ils étaient les décors et les vêtements de la franc-maçonnerie hongroise, qui comptait dans ses rangs les plus grands personnages de l'aristocratie et jusqu'à des princes de sang royal. Si les escaliers dérobés, les portes machinées, les souterrains inconnus du monde constituaient d'indispensables précautions, les robes à capuchon n'étaient ou plutôt n'avaient été qu'un déguisement conforme aux traditions et aux règlements de la société secrète... car tous les membres — au nombre de cent, dont douze chefs — se connaissaient les uns les autres, et il ne leur aurait servi de rien de se cacher mutuellement le visage, car chacun pouvait identifier les autres au son de sa voix...

Où, plutôt, il en était ainsi, l'archiduc Rodolphe croyait qu'il en était ainsi, une seconde avant que l'un des « Douze » eût parlé...

Mais quand la voix sèche, impérieuse et dure eut achevé de prononcer les formidables paroles, les onze conjurés, qui avaient écouté, s'agitèrent dans les stalles : ils ne connaissaient pas cette voix !...

D'un geste brusque, Rodolphe rejeta son capuchon ; aussitôt dix autres têtes furent découvertes par des mains rapides ; l'on se regarda vivement — stupeur, colère, crainte sur tous les visages ! — et ensemble tous les yeux se fixèrent sur des mains qui n'avaient pas bougé, sur un capuchon qui cachait toujours une face, la face de celui qui avait parlé terriblement d'une voix que personne ne connaissait...

Blanches, longues, nerveuses, les mains pendaient aux appuis-coude ; triangle haut dont la base s'appuyait sur de larges épaules, le capuchon se détachait en noir sur le mur gris.

Et les onze conjurés savaient quelle tête aurait dû se trouver sous ce capuchon, — mais ils savaient que c'était une autre tête qui se cachait là, puisque la voix sortie de ce capuchon leur était inconnue.

La stupeur, la colère, la crainte durèrent quelques secondes. Les onze visages, en même temps, prirent une froide expression de cruauté. Quelqu'un qui les eût observés se serait dit : « On va tuer, ici ! » Et, comme mu par la volonté de ses dix compagnons, l'archiduc Rodolphe prononça les paroles que tous avaient dans l'esprit, et il les prononça violemment, comme chacun des dix l'eût fait :

— Qui es-tu, toi qui as parlé ?... Toi qui es entré le dernier ?... Toi qui as la taille et les mains de l'Oméga, démasque-toi, réponds ! Qui es-tu ?... Ou bien ce poignard que tu as planté...

— Celui que tu caches le long de ton bras droit ne te suffit donc pas ?... riposta la voix sèche avec un calme stupéfiant.

Rodolphe resta figé. Cet homme, comment savait-il ?... Mais aussitôt il ricana, comme un tigre excité, furieusement ! Et il haussa les épaules en regardant autour de lui.

— Nous en avons tous ! dit une voix.

Celui qui venait de parler sortit un poignard de dessous sa robe et le posa devant lui, sur le pupitre. Et celui-là était l'archiduc Jean de Toscane !... Un autre fit le même geste, et c'était l'archiduc Louis-Victor, frère de l'Empereur. Un troisième, et c'était le prince Philippe de Cobourg. Un quatrième, et c'était l'archiduc François-Salvator, gendre de l'Empereur ! Puis les six autres ensemble, et c'étaient des seigneurs de la Cour, les plus grands de l'Empire ! Alors, lui onzième, l'archiduc Rodolphe laissa dans sa main droite glisser le poignard et il le posa devant lui.

— Bravo ! fit la voix sèche du mystérieux encapuchonné. Presque toute la famille et les seigneurs les plus rapprochés du trône !... Et, pour prendre plus de goût, sans doute, au parricide, au fratricide, au régicide que vous préparez, vous allez vous payer un petit assassinat...

On entendit Rodolphe pousser un grognement, on le vit saisir à pleine main son poignard.

— Attendez ! fit la voix. J'occupe ici la place de Miguel de Bragança. Il l'ignore. Il ne sait pas que vous êtes assemblés. C'est moi qui vous ai convoqués cette fois...

» Comment ai-je découvert tout ce que je sais ? Et je sais tout de vous et de vos complots. Comment suis-je venu ici, en marchant derrière le Cobourg qui me croyait un des douze habitués ?... Questions de minime intérêt.

» Mais je suis un des Cent Hongrois à l'Assemblée plénière desquels vous avez juré, vous tous et Miguel de Bragança, d'exécuter dans le plus bref délai le programme qui vous était tracé, programme auquel vous-mêmes avez travaillé.

» Des mois, des années sont passés ! Et nous attendons !... Ne connais-tu pas assez la langue hongroise, Jean de Toscane ?... Voilà des années pourtant que tu l'apprends !... As-tu toujours peur des regards de ta mère, Rodolphe ?... Voilà pourtant des années que l'impératrice Elisabeth s'est détournée une fois pour toutes de son mari... Elle le méprise ; elle le hait et elle en a peur. Tu le sais !...

» La Hongrie veut être indépendante ; tu dois en être le roi, Jean de Toscane ! Qu'attends-tu ?... Et vous autres, qui devez vous partager les gouvernements, les principautés, les bénéfices... qu'attendez-vous ?

La voix sèche se tut. Il y eut un silence. Les conjurés se regardaient, perplexes, inquiets, farouches. Ils se savaient au pouvoir de cette franc-maçonnerie que composaient les « Cent » de Hongrie ; ils savaient qu'ils mourraient tous, depuis Rodolphe jusqu'au

satisfait. Dans quelques semaines, exactement le 31 janvier prochain, Jean de Toscane sera roi de Hongrie, et je serai empereur d'Autriche...

Un frémissement courut. Rodolphe avait fixé la date. On ne pouvait plus reculer. Et les faces prirent une expression plus cruelle encore.

— Oui, le 31 janvier... Cela était entendu entre Jean de Toscane et moi. Nous avons réglé tous les détails... Mon père abdiquera... ou bien !

Il se tut. Même pour un Habsbourg, la phrase était difficile à finir...

Sur un geste de sa main droite, qui coupait l'air, Rodolphe se pencha, s'appuya des deux poings au pupitre, et, avec un rictus féroce, il ricana :

— Tu sais tout, l'homme au capuchon, l'homme au pouce ! Mais savoir tout, pour quelqu'un qui n'est pas moi, c'est savoir trop... Les « Cent » attendront jusqu'au 31 janvier ma réponse à tes questions...

Les dix compagnons de Rodolphe avaient compris. Les cinq qui étaient dans les stalles du côté de l'inconnu bondirent au milieu de la salle, aussitôt rejoints par les cinq autres, auxquels s'ajouta Rodolphe. Et la meute allait s'élancer...

Mais Jean de Toscane dit doucement :

— Attendez ! cet homme est brave ; faisons-lui l'honneur de risquer un peu notre vie en lui prenant la sienne.

Et, arrachant le poignard que l'inconnu lui-même, en entrant, avait saisi sur la table et planté droit, Jean de Toscane le déposa sur le pupitre de l'encapuchonné.

Immobile, celui-ci ne toucha pas à l'arme, et il dit de sa voix impérieuse et sèche :

— Je prends acte de ton engagement, Rodolphe !...



Le 31 janvier.
C'est bien ! Mais n'oublie pas ! Car les « Cent » n'oublieront pas... ni moi...

Il se leva solennellement sur ces mots.

Ce fut alors que, Rodolphe en tête, les onze conjurés avancèrent, poignard au poing. Ils allaient tuer, et leurs faces en avaient de l'allégresse.

Mais en mettant le pied sur la première marche de la stalle, Rodolphe s'arrêta — et les autres, derrière et sur les côtés, s'arrêtèrent comme lui, pétrifiés.

Derrière l'inconnu, le dossier de la stalle s'était enfoncé dans le mur. Et, dans le trou noir ainsi brusquement creusé, l'encapuchonné avait disparu... Il n'avait pas même pris la peine de « refermer la porte », c'est-à-dire de repousser le lourd dossier. Et le trou noir béait, ogival...

Après un instant de stupeur, Rodolphe jeta un cri. Et il bondissait. Mais Jean de Toscane lui mit la main à l'épaule et l'arrêta, tout en disant :

— Inutile ! L'on ne poursuit pas un gaillard de cette trempe dans un chemin que l'on ignore... Quelqu'un de vous connaissait-il cette porte ?...

Il savait bien que non, puisque lui-même... L'archiduc Louis-Victor, qui était le plus vieux, répondit :

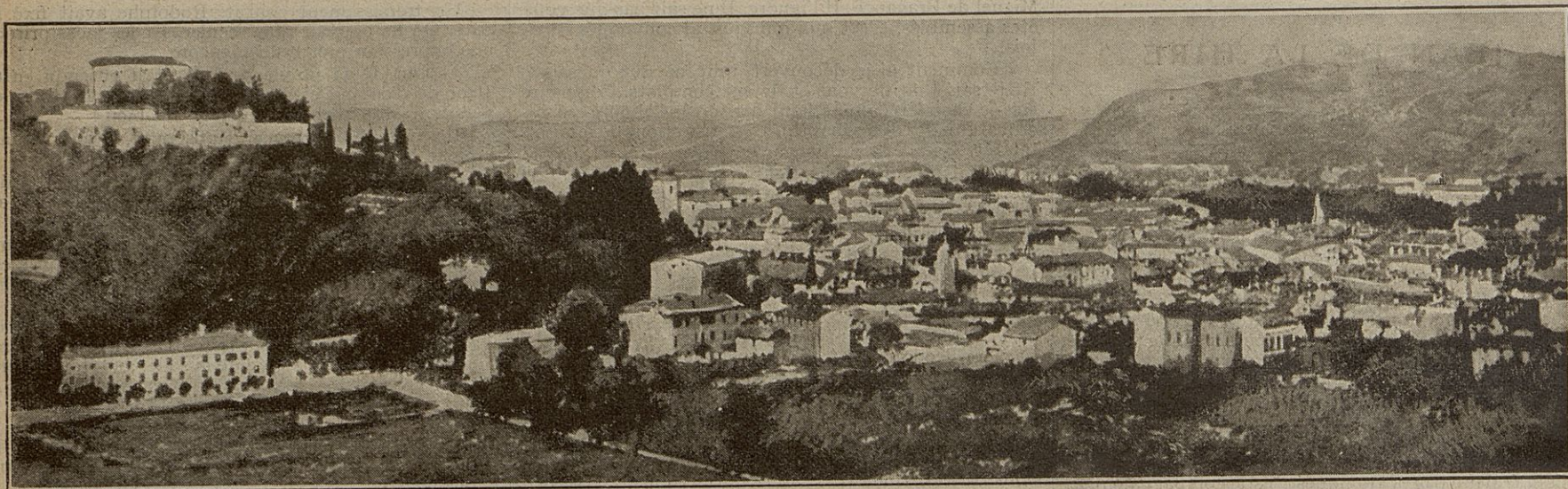
— Pas même moi !

— Alors, reprit Jean de Toscane, quel est cet homme, qui connaît mieux la Hofbourg que nous tous, habitants de la Hofbourg, nous tous, frère, fils, gendre et confident du maître de la Hofbourg ?...

Était-ce le froid qui venait du trou noir, d'où sortait en effet un vent glacial ? Était-ce l'émotion nerveuse ?... Était-ce enfin la peur du mystère ?... L'on entendit Rodolphe de Habsbourg claquer des dents,

(A suivre.)

GORIZIA ARRACHÉE A L'AUTRICHE



Vue d'ensemble de la ville de Gorizia dont l'armée italienne s'est emparée après une magnifique victoire sur les Autrichiens.

SUR LE FRONT ORIENTAL

De grands succès ont marqué, jour par jour, pour nos alliés la période du 4 au 9 août.

Le 4, nos alliés franchissent le Stokhod dans la région de Lubesche et se fortifient sur les hauteurs de la rive gauche. Sur le Stavoc, affluent de gauche du Stockhod, ils disputent à l'ennemi le village de Koudka-Mirinskair qui finit par rester en leur possession ; ils rejettent les Impériaux sur l'autre rive de ce cours d'eau. Le soir, l'ennemi revient à la charge en force et, après un combat qui dure une partie de la nuit, les Russes préfèrent abandonner les ruines du village où ils n'ont pas eu le temps de s'organiser. Le même jour, au sud de Brody, sur la ligne des rivières Graberka et Sereth, commence une grande bataille entre les troupes de Sakharoff et l'aile droite d'Hindenburg, qui se trouve personnellement à Kovel.

Le 5, les combats se poursuivent avec acharnement. Les Russes franchissent le Sereth dans la région Peniaki-Tchistopady.

Le 6, malgré de furieuses contre-attaques, les Russes continuent leur marche en avant : dans la soirée, ils peuvent annoncer qu'ils se sont emparés de six villages : Zvyghin, Ratistche, Tchistopady, Mendzigoury, Gnivara et Zalosce, ainsi que de toute une ligne de hauteurs qui relient ces villages. Bien plus, ils passent le Sereth entre Brody et Tarnopol, sur un front de 15 kilomètres, et leur front se trouve ainsi porté à 20 kilomètres du chemin de fer de Tarnopol-Lemberg.

Le 7, nos alliés accentuent leur progression sur la rive gauche du Sereth, tout en organisant leur conquête. Au sud du Dniester, les troupes de Letchitzky prennent l'offensive sur un front de 25 verstes vers Tysmiénitza et s'emparent des retranchements de l'ennemi. La ville de Tlumatch avec la région à l'Est jusqu'au Dniester, et la crête Sud-Ouest jusqu'au chemin de fer

Koloméa-Stanislaou, tombent au pouvoir de nos alliés qui y font des prisonniers.

Le 9, l'armée russe s'empare de Tysmiénitza et de la région au nord-est de cette ville jusqu'à la rive droite du Dniester, ainsi que de la rive droite de la Vorona, au sud de Tysmiénitza, jusqu'à sa source.

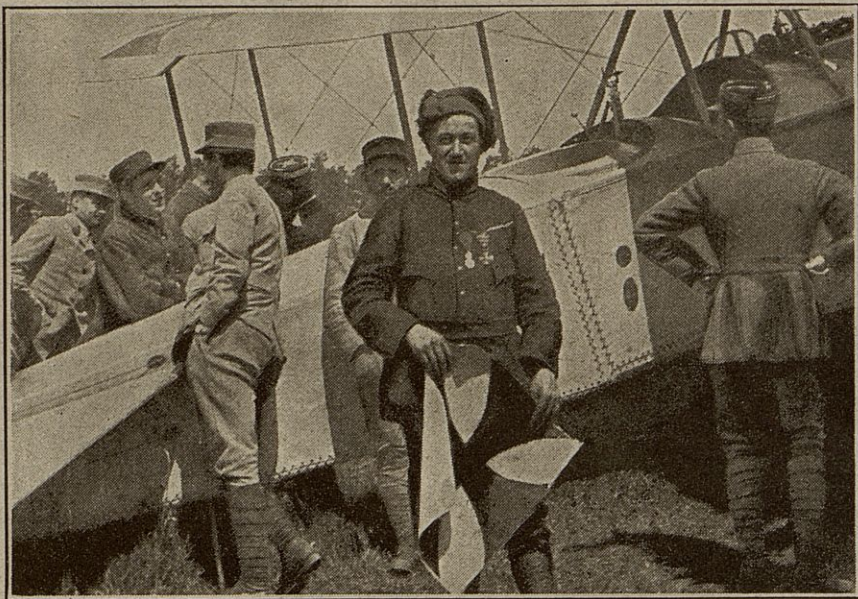
Dans les autres secteurs de l'immense front, de la Baltique à la Roumanie, on ne signale aucun grand fait de guerre ; mais les petits combats, les duels locaux d'artillerie y sont incessants.

Il devient difficile de dénombrer les prisonniers et autres trophées recueillis par nos alliés au cours des deux derniers mois, car chaque jour apporte de nouveaux épis à la gerbe. Cependant, on peut évaluer à environ 340.000 soldats et 7.200 à 7.300 officiers le nombre des prisonniers ; on peut ajouter près de 550 canons, dont plus de 50 lourds, 1.300 mitrailleuses, sans parler des munitions et du matériel de toute nature. Si, au chiffre des prisonniers, on ajoute le nombre

de tués ou blessés, en n'en faisant qu'une évaluation très modérée, on trouve que les Austro-Allemands auraient perdu dans ce laps de temps de 750 à 800.000 hommes.

Les Turcs ne renoncent pas à leurs tentatives contre le canal de Suez dont l'utilité pour les alliés n'a pas besoin de leur être démontrée.

Cependant un certain calme régnait depuis quelque temps dans cette région lorsque tout à coup, dans la nuit du 3 au 4 août, ils déclenchèrent une attaque forte de 14.000 hommes, sur un front de 7 à 8 milles, contre les positions de nos alliés à Romani, à l'est de Port-Saïd. S'ils espéraient surprendre le commandement britannique, ils faisaient un mauvais calcul. Cette équipée se termina pour eux par de lourdes pertes ; sans compter morts et blessés, les alliés leur prirent 2.500 prisonniers et presque toute leur artillerie. En pleine déroute, harcelés par la cavalerie anglo-égyptienne, ils perdirent encore beaucoup de monde. De cette tentative, comme de beaucoup d'autres, il ne leur reste que le regret de l'avoir faite, et nous ne l'aurions pas signalée, si ce n'eût été pour montrer que le commandement en Egypte est aussi vigilant que sur notre front.



Le sergent Barnay tenant à la main l'écusson du biplan allemand qu'il vient d'abattre avec une audace exceptionnelle.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ATLAS DE GUERRE

Edité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS
SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux.
Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^e Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons sera faite successivement par réseau.

Les séries en cours concernent les lecteurs de la banlieue de Paris et du réseau Saint-Lazare.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 95, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru à la page 9 et intitulé : " Une chasse peu banale ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



— Pensez-vous que j'avais mettre de la cire à mes bouteilles ? J'm'en sers pour les lettres chargées que j'envoie à mon homme.



— On ne passe pas !
— Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis votre médecin-major.
— Et vous, est-ce que vous me reconnaissez quand j'avais à la visite ?